

Directeur de la publication et de la rédaction : G. Massé
Rédacteur en chef : F. Caroli
Collaborateurs : Ch. Paradas, S. Rampa, S. Tribolet
Rédaction : Hôpital Sainte-Anne,
1 rue Cabanis - 75014 Paris
Tél. 01 45 65 83 09 - Fax 01 45 65 87 40
Abonnements : 54 bd La Tour Maubourg - 75007 Paris
Tél. 01 45 50 23 08 - Fax 01 45 55 60 80
Commission paritaire n° 70088

Supplément à NERVURE
Journal de Psychiatrie
n° 2 - Tome XII - Mars 1999

(ne peut être vendu séparément)
Pour les mentions légales relatives au
présent supplément consulter l'édi-
tion de Nervure.

Joëlle Skriabine

Romain Gary, Emile Ajar, ou la quête de l'exception

LIVRES

La fatigue d'être soi

Alain Ehrenberg

Éditions Odile Jacob

S'appuyant sur une revue de la littérature psychiatrique française à partir de 1930-1940, sur un sondage dans les travaux anglo-américains, la revue du praticien, deux magazines féminins et un hebdomadaire, l'enquête d'Ehrenberg établit des relations entre trois niveaux : débats internes à la psychiatrie, type d'expertise que celle-ci fournit à la médecine générale, manière dont le grand public a été « initié à une grammaire de la vie intérieure ».

De façon assez convaincante, l'auteur montre que nos contemporains se structurent moins autour du conflit, de l'interdit et de la culpabilité que du projet, de la motivation et de l'initiative. Dès lors, « l'individu est confronté à une pathologie de l'insuffisance plus qu'à une maladie de la faute, à l'univers du dysfonctionnement plus qu'à celui de la loi : le déprimé est un homme en panne ». D'où le brouillage des rapports entre le permis et le défendu, le possible et l'impossible et, plus grave, l'éclipse du sujet. Il n'y aurait plus de différence bien nette entre se soigner et se droguer puisque, grâce, en particulier, aux nouveaux antidépresseurs, on peut de façon illimitée « usiner son intérieur mental pour être mieux que soi ». Tout devenant théoriquement possible, « le drogué est aujourd'hui la figure symbolique d'un anti-sujet ». Cette « déconflictualisation » du psychique explique le retour actuel de Janet au détriment de Freud et invite les psychanalystes à adapter le cadre classique de la cure. En effet, comme le remarque J.L. Donnet, directeur du Centre Jean Favreau, émerge actuellement une « néo-traumatologie dans laquelle la référence répétitive, lancinante, à une réalité factuelle confère à la symptomatologie un caractère de névrose actuelle, voire même de névrose de guerre économique ».

M. Goutal

Adolescence et psychopathologie

Daniel Marcelli, Alain Braconnier
Masson

Ce classique propose une approche complète, nosologique, clinique, thérapeutique et socio-économique des problèmes psychopathologiques propres de l'adolescence. Sa cinquième édition actualisée comprend de nouvelles sections (états anxieux, dépendance, utilisation de psychotropes...) et une refonte de la partie thérapeutique.

LE NERF DE L'INTRIGUE

Romain Gary, alias Emile Ajar -anagramme de raja élimé-, romancier au génie littéraire consacré par la remise du prix Goncourt et ce, par deux fois, interroge le désir de ses héros jusqu'à plus soif. En effet soit le héros n'a d'autre choix que de se retirer d'une situation devenue trop embarrassante ou trop angoissante, soit il choisit en ultime recours de s'en remettre à un autre à ses risques et périls. Dans les deux cas, son désir n'arrive plus à se dialectiser.

A la différence de ses romans où le héros cède quelque chose de son désir à un autre personnage en en calculant les effets et le devenir, dans les nouvelles du recueil *Gloires à nos illustres pionniers* le héros reste fasciné par un autre auquel il s'en remet entièrement. Bien plus qu'un « quelque chose » de son désir, il lui livre le ressort qui l'anime, le scénario fantasmagique dont il se soutient. D'un côté, il y a comme une attente des effets de son désir sur autrui avec la poursuite d'un colloque singulier entre eux deux, de l'autre il y a comme une pétrification du héros mort au désir et au plaisir de la dialectique avec cet Autre devenu silencieux.

Quand Romain Gary commente les récits de son recueil de nouvelles, il reconnaît s'être mépris sur ses intentions. Il croyait se livrer au plaisir de conter des histoires, de distraire le lecteur agréablement. Mais en fait il renoue, dit-il, avec ses démons familiaux qui l'empêchent de partir en vacances.

QUELS DÉMONS ?

Le héros que R. Gary met en scène dans ses romans est à la recherche non pas tant de ce qui cause son désir, que de ce qui lui permet de poursuivre son chemin avec, il faut bien le dire, un enthousiasme aiguë d'un trait d'angoisse. Il n'est pas dans l'en-deçà de ce qui le motive, mais dans le mouvement pulsionnel qui le sous-tend. Paradoxalement ce n'est que dans ces nouvelles que le héros reste fasciné par un scénario qui l'engage dans une impasse, et sur lequel il n'a plus la maîtrise. Alors qu'un autre personnage surgit providentiellement pour le supplanter dans *Le faux*, s'y substituer dans *Décadence*, ou le protéger dans *Le Luth*, dans *Un humaniste*, le héros nous livre l'obscurité de la jouissance qui le mortifie et le scénario fantasmagique qui l'y conduit.

L'humaniste Herr Karl est ce fabricant de jouets munichois qui craint, étant juif, la montée du nazisme dans l'Allemagne hitlérienne d'avant-guerre. Avec lui vit un couple de braves munichois qui s'occupent de lui depuis quinze ans. La femme sert d'économiste et de cuisinière, l'homme Herr Schutz est

chauffeur, jardinier et gardien de la maison. D'une amitié née d'un goût commun pour les livres dont certains sont prêtés par Herr Karl à Herr Schutz, vient tout d'un coup à l'esprit d'Herr Karl l'idée qu'il pourrait être aidé par ce couple, disparaître du champ social en s'aménageant dans sa propre maison une cache confortable où il resterait enfermé jusqu'à la chute du régime hitlérien. Il choisit en quelque sorte de s'aliéner Herr Schutz auquel il vend fictivement sa fabrique de



la main de ses fidèles amis, et avec la satisfaction d'avoir vu juste. »⁽¹⁾

A son insu, Herr Karl est devenu au pied de la lettre ce jouet qu'il a su si bien fabriquer et vendre aux autres, et dont il a transmis la clef du secret à son élève. Herr Karl meurt au fond d'avoir renoncé à être un fabricant de jouets dès qu'il consent à devenir un jouet pour l'Autre. Cet Autre, en l'occurrence Herr Schutz, existe en s'appropriant, comme d'un leurre, des effets de signifié des signifiants de son maître, seuls signes de reconnaissance pour Herr Karl d'un ami. L'Autre n'existe que quand il y a un sujet pour lui donner consistance, Herr Karl déshabité de l'Autre, Herr Schutz ne peut en être ni le contenant et encore moins le support du contenu.

ROMAIN GARY ET LE DÉSIR

R. Gary s'est, toute sa vie, questionné sur le désir de l'autre, en l'occurrence sur celui de sa mère qu'il pense avoir soutenu puissamment. Il a en tout cas réalisé les projets qu'elle faisait pour lui : qu'il soit ambassadeur de France, chevalier de la légion d'honneur, grand auteur dramatique, et qu'il s'habille à Londres.

« Avec l'amour maternel, la vie vous fait à l'aube une promesse qu'elle ne tient jamais », écrit-il, et plus loin : « Je ne dis pas qu'il faille empêcher leur mère d'aimer leur petit. Je dis simplement qu'il vaut mieux que les mères aient encore quelqu'un d'autre à aimer. Si ma mère avait eu un amant, je n'aurais pas passé ma vie à mourir de soif auprès de chaque fontaine. Malheureusement pour moi, je me connais en vrais diamants. »⁽²⁾

Cet hommage à sa mère, romancé à deux reprises dans *La promesse de l'aube* sous le pseudonyme de Romain Gary, et dans *La vie devant soi* sous celui d'Emile Ajar, insiste sur un point. Dans *La promesse de l'aube*, à titre posthume, sa mère lui fait adresser régulièrement par une amie suisse 250 lettres qu'elle avait écrites à la clinique Saint Antoine avant de mourir - elle voulait prévenir l'effet de laissés tomber que sa mort pouvait susciter chez son fils engagé au front. Dans *La vie devant soi*, le petit garçon accompagne les derniers moments d'une dame âgée juive qui choisit de mourir chez elle. Ces deux écrits sur le thème romancé de la mort d'une mère, sur sa mère morte dans *La promesse de l'aube* trois ans et demi avant qu'il ne l'apprenne à la Libération, et sur une mère de substitution, dans *La vie devant soi*, qu'un petit garçon aide jusqu'à son dernier souffle et auprès de laquelle il reste alors qu'elle est déjà morte, sont étonnants, comme si une position subjective différente de la mère ou de son substitut allait déterminer pour l'en-